Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 16

Artikel: L'amour et ses misères
Autor: H., Amélie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193583

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

coup dè fusi, âo bin on lè z'einfatè avoué la bayonnetta.

Ein 47, adon dè la campagne dâo Sonderbon, que lo bataillon Bolens étâi dein lo canton dè Fribor, dâo coté dâo bou dâi Daillettès, iô lè pétâirus ont bo et bin pétollhi, que mémameint y'ein a z'u dâi tiâ et dâi z'estraupiâ, on avâi met dâi sentinellès decé, delé, que ne laissivont nion abordâ sein lo mot dè pâssa.

On dévai lo né qu'on sergent dè vortigeu dè cé mémo bataillon avâi fé onna petita escampetta dein lè z'einverons, io l'avâi vu, ein passeint, dâi galézès gaupès, rarevâ on bocon tard po rejeindrè sa compagni, et dut passâ vai on faqchenéro, on certain Bibineau, qu'étâi dein lè mouscatéro, dè la quatro.

Quand Bibineau oût que cauquon vegnâi, sè branquè ein jou, et démandè lo mot dè passe. L'autro, que lo savâi pas, lâi dit : « Ne lo sé pas, mâ laisse-mè pi passâ, su sergent dein lè vortigeu et ne su pas dâo Sonderbon.

— Rein de cein! repond Bibineau; y'é l'ordrè dè ne nion laissi passâ s'on ne sâ pas derè lo mot; dinsè, reveri-vo!

— Mâ, se tè plié! laissè-mè passâ, sein quiet y'arrevéri trâo tard.

— Diabe la passâïe! Y'é ma consigne et ne laisso nion passâ sein qu'on mé diéssè « Morges, » fâ Bibineau, que n'avâi pas einveintâ la pudra.

— Eh bin! « Morges, » lâi criè lo sergent.

— Ah! stu iadzo, vo pâodè passâ, lâi fâ Bibineau ein remetteint lo pétâiru su l'épaula.

L'amour et ses misères.

Genève, le 15 avril 1893.

Monsieur le rédacteur.

Vous avez publié ces derniers temps divers articles qui ont vivement piqué la curiosité de nombreux lecteurs du *Conteur vaudois;* je veux parler de la charmante et spirituelle « lettre d'une Neuchâteloise, » celle d'un « vieux célibataire, » etc.

Ce célibataire se plaignait amèrement des jeunes filles, qui, dans la question du mariage, recherchent avant tout l'argent. Peut-être est-ce le cas d'un certain nombre, mais je crois qu'il existe chez nos jeunes filles un défaut plus général et plus grave encore, défaut auquel on peut attribuer une foule de mariages mal assortis. C'est, j'en ai la conviction, la manière déplorable dont ces jeunes filles, ainsi que les mères, comprennent l'amour.

Je suis femme et je m'explique, en me faisant tout simplement l'écho des réflexions on ne peut plus sensées d'un correspondant d'un journal que vous avez cité plus d'une fois : *La France.*

L'amour, dit cet écrivain, inquiète surtout les femmes et les mères. L'une de ces dernières, désespérée des ravages opérés par la passion dans l'esprit de sa fille, m'écrit une lettre poignante où elle me supplie d'indiquer le remède à ce qu'elle considère comme une folie.

Elle a raison, cette femme. L'amour, tel que le conçoit le cerveau de certaines fillettes, est une folie. Avant que leur cœur ne soit éclos, avant qu'il n'ait été touché par la flamme divine, la fille d'aujourd'hui s'imagine être amoureuse. Elle a appris l'amour comme on lui apprend à faire des confitures, dans un livre. Son esprit a vagabondé au travers des feuillets d'un roman. Elle y a vu soupirer, très bêtement d'ailleurs, un beau jeune homme, ridicule dans sa perfection, blond ou brun suivant le caprice de l'auteur, qui raconte des fadaises, qui soupire célestement, qui traverse les fleuves, fend les montagnes, qui est beau, jeune, riche, quelquefois savant (ceux-là sont déjà un peu en baisse), et qui ne possède tous ces biens que pour les offrir à l'angélique créature que toutes les fillettes se croient être.

Les bourgeois appellent ces demoiselles des *romanesques.* Le mot est assez juste. J'ajoute même qu'il mérite d'intéresser le médecin, car il caractérise et définit un état d'âme malade et inquiète.

Les romanesques ne connaissent pas et ne comprennent pas l'amour. Je n'hésite pas à dire qu'à mon avis l'amour vrai n'est jamais une passion au sens strict du mot. C'est au contraire un sentiment très naturel, très profond, qui vient à son heure sous la lente poussée de la sève humaine, qui s'épanouit sans brusquerie et qui est d'autant plus durable qu'il est plus rationnel et plus raisonnable.

L'amour qui s'allume comme un incendie, qui naît de cette fournaise, ne donne jamais qu'un éclat passager, flamme brillante aujourd'hui, feu-follet demain, lointaine fumée bientôt.

Ces pauvres filles se sont fait un idéal. Elles cherchent, comme Diogène, l'homme qu'elles ne trouvent pas. Le soir d'un bal, elles rentrent tout émues. Un bellâtre ou un fat leur a fait d'inepties compliments qu'elles prennent pour des vérités. Voilà l'homme rêvé. Ou bien c'est un sombre, un incompris, un grave, un savant, un poète. Il cherche une âme sœur qui le comprenne et l'aide à marcher à l'immortalité. L'âme sœur, c'est la mienne, pense non sans fatuité la romanesque amoureuse.

* * *

Demandez à toutes ces jeunes filles ce que c'est que l'amour. Elles rougissent sans savoir pourquoi, souvent. Leur mère fait des yeux effrayés à ce seul mot et évite qu'il ne soit prononcé devant elle. Elles en concluent que ce doit être très laid ou au contraire très joli. Pour elles, c'est tout comme; elles voudront savoir ce que c'est. La nature les rend femmes et bientôt la lecture des romans leur faussera l'esprit.

Les folles ou les malades d'amour ne doivent donc cela qu'à la reserve absurde des parents et aux fantaisies grotesques des romanciers. Ceux-là versent dans l'âme des femmes un poison subtil.

Tenez, dût-on me maudire, j'aimerais mieux voir lire aux jeunes filles les descriptions crues, mais sincères, des réalistes, que les mièvreries des psychologues à l'orgeat, ou les horreurs raffinées des auteurs passionnels.

La femme est née pour être femme, pour être mère. Je ne vois pas pourquoi on lui cacherait sa sublime et sainte mission.

Pour garder vos filles à l'abri des atteintes du mal d'amour, mères de familles, laissez-les grandir comme l'arbre des vergers, surveillant sa croissance, la guidant, la soutenant, mais ne lui cachant pas le soleil de peur qu'il ne la brûle. Apprenez-lui ses devoirs futurs, sa mission dans la famille et au foyer. Je sais bien que c'est un mode d'éducation jusqu'alors inconnu chez nous. Mais ne vous plaignez pas si l'amour naît avec des formes bizarres et redoutables.

Jeunes filles, aimez avec votre cœur et non avec votre cerveau. Ne brûlez pas vos ailes à la flamme torride des factices descriptions. Aimez comme des femmes et non comme des folles. Que votre amour soit doux comme le souffle du zéphir. Cet amour-là, voyez-vous, agite légèrement le cœur, n'excite point de tempête, ne cause point de tourments, mais une joie paisible.

* * *

Telles sont, monsieur le rédacteur, les réflexions que je me permets de mettre sous les yeux de vos lecteurs; puissent ceux à qui elles s'adressent plus particulièrement en tirer quelque profit.

Votre fidèle abonnée,

Amélie H...

L'ANNÉE DE LA MISÈRE

par L. Favrat.

X

Dès lors le cousin fut singulièrement refroidi à l'égard de son mariage. Il lui semblait cependant qu'il aimait assez Judith pour la prendre sans dot, mais le vrai, c'est qu'il ne l'aimait pas avec beaucoup de désintéressement et de franchise. Il aimait surtout l'argent et, vanité des vanités! il voulait qu'on pût dire de lui: Sa femme a eu quelque chose. Cependant il continua ses visites à Mauverney, comme par le passé; seulement il observa, et sans changer sa manière d'être avec Judith, il fit en sorte de voir plus avant dans la vraie situation de Pierre à Claude. Il essaya même de tâter l'oncle à ce sujet, mais en vain; celui-ci était trop fin pour se laisser